

Modernités russes I

L'Archaïsme dans la modernité,

édité par le Centre d'études slaves André Lirondelle,
Université Jean-Moulin, Lyon, 1999, 189 p.

La revue *Slavica Occitania* se devait de signaler dans ses colonnes la naissance de sa consœur lyonnaise. Plusieurs raisons l'y poussent, en dehors même du devoir d'informer la communauté des slavistes. La nouvelle venue confirme le dynamisme de la province. Autant il serait absurde d'opposer Paris au reste de la France, autant il serait vain aussi de nier que ces dernières années ont vu se développer les initiatives scientifiques émanant de centres de province : Caen, d'abord, où Michel Niqueux a ouvert la voie, avec plusieurs publications thématiques qui ont été de francs succès, mais aussi Bordeaux (cf. ici même le compte rendu de J. Breuillard), Dijon, Aix-en-Provence, Lille (Centre Émile Hauman), sans parler des colloques passés et à venir, en littérature, civilisation et linguistique. Si l'organe de la slavistique toulousaine est dédié à l'interculturalité, la revue lyonnaise a décidé par contre d'étudier un champ à première vue plus étroit : la modernité ou, plus précisément, les modernités en Russie. Jean-Claude Lanne, maître d'œuvre de la revue et directeur du Centre André Lirondelle qui la publie, précise que « chaque numéro annuel aura pour thème tel ou tel aspect d'une configuration particulière de la modernité dans les différents domaines de l'art ». Chaque numéro sera donc thématique et formera un ouvrage autonome.

La couverture s'orne de la lettre « M » (appelée *Myslète*) de l'alphabet glagolitique. Celle-ci rappelle, bien sûr, l'initiale de *Mudrost'* (la Sagesse, la Sophia) et c'est pourquoi l'université de Zagreb, par exemple, en a fait son logo. Mais elle a ici une autre fonction, et trace, comme le rappelle poétiquement la deuxième de couverture, par un clin d'œil translinguistique, « sur le mode de la méditation, le monogramme de la modernité ».

Le numéro explore l'utilisation du matériau archaïque à des fins de modernité : non pas « archaïsme *et* modernité », mais « archaïsme *dans* la modernité », c'est-à-dire, serions-nous tentée de dire au risque d'appauvrir le propos, « la modernité *par* l'archaïsme ». C'est donc la « récupération », le réemploi de formes anciennes à des fins nouvelles qui est au cœur de ce numéro inaugural. Rappelons qu'il s'agit, là aussi, d'une modalité particulière de l'interculturalité : échange interculturel non plus contemporain, mais historique.

Le volume comprend neuf articles. Huit d'entre eux émanent de chercheurs du Centre André Lirondelle, que ceux-ci soient professeurs, doctorants, étudiants de DEA. Une

Slavica occitania, Toulouse, 9, 1999, pp. 225-228.

contribution est signée par Maryse Dennes, slaviste de Bordeaux, membre du CRIMS. Nous analyserons rapidement ces contributions dans l'ordre de leur publication. Le numéro s'ouvre sur un article de Jean Breuillard (« L'espace sentimentaliste »), dans lequel l'A. indique la place privilégiée accordée par les sentimentalistes russes au « faubourg », comme lieu utopique de l'échange entre les classes sociales. Dans la seconde partie de son article, l'A. suggère que ce lieu de « l'entre-deux » se retrouve au niveau linguistique et stylistique dans le développement du style moyen aux dépens du style sublime et du style vulgaire : la philosophie du sentimentalisme, qui ne considère qu'un seul « homme », vise à établir aussi une seule langue. L'article montre ainsi la complicité qui s'instaure, à l'aube de la modernité russe, entre la pensée spéculative pure et l'exercice même de cette pensée dans son application au matériau de la langue et dans la construction de l'œuvre littéraire. Ajoutons que cette étude appellerait des prolongements comparatistes sur le rôle du faubourg dans d'autres littératures et à d'autres époques (chez J.-K. Huysmans, par exemple, pour ne citer que lui).

Catherine Géry (« *Le Pèlerin enchanté* de Nikolaj Leskov ») montre comment les emprunts de Leskov à la tradition littéraire russe sont mis par lui au service d'une prose nouvelle. Elle montre bien comment le conteur du *skaz* russe, héritier du preux des légendes, mais aussi de Jean-le-Sot, le héros des contes, se rattache à l'antique *épos*. Cet inventaire des liens, qui sont autant d'emprunts, se prolonge par les *povesti*, ces romans populaires russes des XVII^e et XVIII^e siècles. Il s'enrichit ensuite des liens avec le mouvement romantique (affirmation de l'altérité culturelle de la Russie, ancrage de l'art dans la tradition nationale). L'apport de Leskov aura été de développer la dimension psychologique de son *skaz* et de renouveler l'emploi du matériel folklorique en transformant le monologue et en introduisant le flux de conscience. On trouvera dans cette étude d'intéressants éléments sur le travail de Leskov sur la langue, en particulier sur ce qu'on pourrait appeler l'assimilation incomplète (et donc monstrueuse) de la langue des milieux dominants par les marginaux qui tentent de la singer. Le (très) conservateur Leskov trace un portrait tout moderne de l'aliénation linguistique.

Insolite et brillante, la contribution de Charles Bourg étudie ce qu'il appelle « la médicalisation des destins », en prenant appui sur deux personnages centraux de la littérature russe : Ivan Karamazov et Pozdnyšev. On sait que le romantisme voyait dans la maladie le signe d'élection du héros, et Dostoïevskij, fidèle à un héritage déjà révolu lorsqu'il écrit, afflige de divers maux ses personnages principaux : schizophrénie, phthisie, fièvre chaude, et, bien sûr, épilepsie, devenue emblématique de l'univers dostoïevskien. Mais l'A. décèle d'autres maladies dans les personnages de Dostoïevskij, et pose en particulier le diagnostic de la syphilis (congénitale) sur Ivan Karamazov. Si l'idée est intéressante, c'est parce que, dès lors, la syphilis d'Ivan remplit une fonction littéraire et permet d'éclairer les rapports entre Ivan et son père (Ivan s'attribue le crime de son père). La syphilis introduit ainsi non seulement la culpabilité, mais l'atavisme. Voilà un trait qui rapproche de manière inattendue Dostoïevskij de Zola. Mais l'A. pose un autre diagnostic, non moins inédit et intéressant, en décelant un syndrome de Tourette chez Pozdnyšev, le héros de *la Sonate à Kreutzer*. Paradoxalement, le recours à un « archaïsme » (la maladie comme marque d'élection) a conduit deux grands écrivains idéalistes aux portes du naturalisme.

Dans « *Le châtimement de Saint-Petersbourg* », Marina Dubuis donne une étude riche, documentée et suggestive, en examinant le retour de l'ancien dans le nouveau à partir de la représentation de la ville proposée par les symbolistes russes. Depuis Puškin et son poème *Le Cavalier d'airain*, les écrivains russes, à commencer par Gogol', exploitent le thème de la dualité ontologique de la ville de Pierre, à la fois monument splendide et lieu maléfique. Parmi les écrivains antérieurs aux symbolistes, c'est Dostoïevskij qui a représenté avec le plus d'acuité le mystère de Saint-Petersbourg, « la ville la plus préméditée de l'univers ». Les symbolistes héritèrent ainsi du « texte pétersbourgeois », si bien que,

sous ce rapport, leur œuvre est d'abord une grandiose « explication de texte » : Blok, Belyj ou Brjusov renouvellent l'image littéraire de la capitale du nord en l'associant au destin de la Russie, lieu d'affrontement entre l'Orient et l'Occident, le vrai et le faux, le Bien et le Mal. L'A. montre enfin comment, dans l'œuvre des symbolistes, les convulsions de l'histoire moderne prennent la valeur de validation du passé. Blok, en particulier, voit dans les signes de la modernité les clés permettant d'interpréter le texte ancien, les manifestations de la volonté maligne qui œuvre dans l'histoire. Avec les symbolistes, le mythe pétersbourgeois s'est ouvert à l'avenir.

Un peu partout actuellement, on redécouvre cette figure importante du symbolisme russe qu'est Innokentij Annenskij. Natalia Malécot, dans un article brillant et érudit, étudie chez lui la résurrection de l'idée antique et, plus exactement, le réemploi d'éléments anciens mis au service de sa propre philosophie de la vie. Intégrer le mythe dans le cadre de la vie moderne, reformuler le dialogue permanent entre l'ancien et le nouveau : la modernité de la tragédie annenskienne est éclairée par Eschyle, Sophocle et Euripide.

Logée au cœur du recueil, immédiatement signalée à l'attention du lecteur par les huit superbes illustrations qui l'éclairent, l'étude magistrale de Jean-Claude Lanne s'attache au « rapport de l'image au texte dans les livres illustrés par N. Gončarova et M. Larionov ». L'analyse de quelques livres issus de la coopération entre écrivains futuristes et peintres avant-gardistes permet de vérifier que la recherche du nouveau dans l'art aboutit à la résurrection d'antiques modèles. La démonstration conduite par l'A. est non seulement brillante, érudite et convaincante : elle forme le noyau solide de tout le recueil. En montrant que le néo-primitivisme en peinture et en poésie révèle la « paradoxale tendance de la modernité à réinventer l'ancien », l'A. dégage la place privilégiée, proprement exemplaire, qu'occupe le livre illustré futuriste dans l'extraordinaire aventure que fut l'histoire de l'avant-garde russe au début du ^{xx}e siècle. Et il est à coup sûr émouvant de vérifier ici que la littérature a une « mémoire » (graphique et picturale) qui remonte de son tuf archaïque lorsqu'il s'agit de renouveler ses moyens d'expression. Le livre illustré futuriste dit la nostalgie d'une écriture universelle qui dirait le Tout.

L'article d'Hélène Jouve est consacré à un aspect peu étudié de la poésie de Daniel Harms, le célèbre cofondateur de l'OBERIU : sa poésie pour enfants. L'A. montre comment la subversion des procédés littéraires classiques aboutit à produire un « rudiment » de texte parallèle à l'invention d'un homme décomposé, désagréé lui aussi, ou « rudiment » d'homme. L'extrême modernité conduit à la reformulation de très anciennes questions : elle est l'« arkhè », le principe revisité par le temps actuel.

C'est le champ philosophique qu'explore Maryse Dennes dans son article sur « le rôle et la quête du beau dans l'œuvre de Nikolaj Berdjajev (1874-1947) ». L'A. fait clairement apparaître comment le philosophe russe reçoit et en même temps renouvelle plusieurs héritages : celui de la mystique russe, mais aussi celui de Dostoevskij pour qui « la beauté sauvera le monde ». L'activité artistique était pour Berdjajev l'archétype de toute activité humaine authentique : c'est en elle, en effet, que la personne s'accomplit et se libère des « objets ». L'activité créatrice prévaut donc sur l'œuvre elle-même, dans la mesure où celle-ci reste engagée dans le monde des objets. L'acte créateur est conçu comme une lutte tragique, une transfiguration du monde offrant un accès à la vie divine. Dans l'esprit de ce recueil, l'A. montre comment la pensée de Berdjajev renouvelle le thème russe de la beauté salvatrice.

Céline Bricaire, qui consacre son étude à la prose d'Andrej Platonov, commence par inventorier tous les liens qui rattachent l'écrivain à la tradition : projet ésotériste d'une perception immédiate du monde, tradition utopique russe, nostalgie de la transparence adamique du langage. Mais ces dettes ne doivent pas masquer que Platonov, lui aussi, fait « du neuf avec du vieux ». L'A. souligne la radicale innovation de Platonov : « didactisme et téléologisation ». L'un des aspects les plus intéressants de l'étude montre que les per-

sonnages platonoviens cachent sous un discours pseudo-rationnel et explicatif leur terreur intime de l'irrationnel. Le discours rationnel, totalement impuissant, est ici d'abord incantatoire. L'A. montre qu'on a là la source de leur faiblesse pour la périphrase alambiquée. Au bout du compte, c'est le langage lui-même qui se trouve invalidé, et le locuteur « infantilisé », locuteur permutable, indifférent, et qui a perdu son moi. On appréciera le lien étroit que l'A. parvient à établir entre la « philosophie » de Platonov et sa technique d'écriture. Elle dégage en particulier la motivation artistique de ses « phrases chenilles » ou de ce qu'elle appelle le « bégaiement » du narrateur ou « retardement du sens ».

Souhaitons un plein succès au Centre André Lirondelle !

*Hélène Menegaldo,
Université de Poitiers,
département d'études slaves - CRIMS*